NUITS
DE L'ABDICATION
DE
L'EMPEREUR NAPOLÉON.

Revelabo pudenda vestra.
Psal.

PARIS,

CHEZ PLANCHER, RUE SERPENTE, N. 14;
DELAUNAY, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL.

AOUT 1815.



LETTRE adressée au Dépôt de Librairie, rue Serpente, n. 14.

Paris, ce 31 juillet 1815.

MONSIEUR,

Des circonstances, dont il est inutile que vous soyez informé, et mes propres recherches, m'ont procuré quelques découvertes que je crois neuves sur les Causes de l'Abdication de Napoléon. Connaissant, par une annonce publiée dans une brochure intitulée Pour *et* Contre *ou* Embrassons-nous (1),

(1) Brochure in-8°, par M. Regnault de Warin, chez Plancher, rue Serpente, num. 14.

que vous vous proposez de publier aussi un ouvrage ayant pour titre : Cinq mois de l'Histoire de France, *ou* Fin de la Vie politique de l'empereur Napoléon, *par Mr. Regnault de Warin* (1), *je vous adresserai le brouillon qui contient mes recherches, et dont vous pourrez disposer. Je désire qu'elles soient utiles à l'historien de cet homme extraordinaire. Mieux que moi il démêlera, parmi quelques assertions peut-être hasardées, de bonnes et utiles vérités.*

Ces notes, que je vous prierai de faire revoir par une plume plus exercée que la mienne, vous seront remises par une main sûre.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération.

SAINT DIDIER,
Rue Saint-Jacques, n°.

(1) Un vol. in-8°, chez Plancher, et Pillet, imprimeur-libraire, rue Christine, à la gazette de France.

NUITS DE L'ABDICATION

DE

L'EMPEREUR NAPOLÉON.

§ I. NUIT DU 20 AU 21 JUIN.

Neuf heures sonnaient à toutes les pendules de l'Elysée. Je remontais chez moi, fort inquiet des bruits qui circulaient depuis le matin. Une lettre que j'avais reçue de mon ami D..., et qui me laissait entrevoir quelqu'événement sinistre, ne contribuait pas peu à m'alarmer. Plusieurs renseignemens ramassés dans la journée me faisaient craindre que, malgré le bulletin de Charleroi, tout n'allât mal. Le caractère de l'empereur m'était connu; plusieurs demi-mots échappés depuis son retour, me faisaient pressentir de sa part une résolution extrême. D'un autre côté, j'observais les différens partis qui agitaient les pairs,

et sur-tout les représentans. Napoléon, enveloppé par quatorze puissances alliées, combinées et d'accord pour la première fois, n'était pas moins pressé par ses ennemis de l'intérieur. Peut-être même ses amis, peu intelligens ou peu unis, lui étaient-ils plus contraires. Mais ses succès en Belgique eurent rallié ceux-ci et dispersé tous les autres. Il tenait sur-tout à humilier Wellington, dont les lenteurs, selon lui, faisaient la moitié du mérite. Il regardait comme un coup de politique d'aigrir contre ce général le parti de l'Opposition. Enfin il sentait qu'en partant pour l'armée il allait commencer le dernier acte de sa tragédie; et son dernier mot, en me quittant, avait été: *quitte ou double.*

A neuf heures cinq minutes une voiture grise et couverte de poussière entre dans les cours, je la reconnais pour être de la suite de l'empereur. A peine suis-je descendu, qu'une seconde, suivie d'une troisième et dernière, redouble mon agitation et confirme mon pressentiment. Derrière celle-ci les portes se ferment en silence, et mon ami D..., sorti de la première, s'avance vers moi, me prend, me presse la main, et, les dents serrées, balbutie ces mots foudroyans: *ça va mal! nous sommes perdus!* Il se servit d'une expression plus énergique.

Cependant la troisième voiture était ouverte. Dans le fond se tenait à demi-couché un homme pâle, que je pris d'abord pour

l'empereur : c'était son frère, le prince Jérôme, blessé à la main, qu'il tenait en écharpe. Ce prince, fatigué et endormi, descendait lentement. Napoléon le pousse, le renverse sur le marche-pieds, s'élance, enjambe l'escalier et gagne les appartemens sans dire un mot, sans regarder personne. Nous nous hâtons à sa suite. En ce moment mon ami me saisit par le bras, et, d'une voix étouffée, il me répète: *tu le vois, tout est perdu!* La porte de la première salle s'ouvrait alors. L'empereur s'arrête, lance un regard sur D..., et riposte brusquement: *fors l'honneur, D...!* Voilà, me dit ce dernier, le premier mot qu'il a proféré depuis quarante-huit heures.

Napoléon entre chez lui. Il s'assied un instant. Je lui présente des dépêches qu'il jette sur un table, après avoir choisi la moins volumineuse; c'était un billet parfumé, qu'il porte d'abord à son nez, peut-être à sa bouche; car le geste fut équivoque. Il lit et lève deux ou trois fois les yeux au ciel. Au milieu de sa lecture: *un bouillon!* dit-il. Un moment après: *une écritoire!* Il écrit et plie. *A la princesse Hortense*, me dit il, en me faisant asseoir pour tracer l'adresse. Le message part. Le consommé arrive; il en prend la moitié. Écrivez, me dit-il alors. J'écris, et mande sur-le-champ le duc de Bassano et le comte Regnault de Saint Jean d'Angély. Cela fait, on le débotte; il se couche tout habillé et ne tarde pas à s'endormir. Un valet de

chambre eut l'ordre de l'éveiller quand les deux ministres seraient arrivés.

En remontant chez moi par le petit escalier qui ouvre sur un pallier du grand, je heurtai contre deux personnes qui, tapies dans un coin, conféraient si intimément qu'elles m'aperçurent à peine et ne se démangèrent pas. C'était le prince Jérôme occupé (du moins, je le suppose à faire panser sa blessure par une petite jardinière, laidron joli, aussi frais que ses fleurs. Ah! ah! Georgette, lui dis-je, je ne vous soupçonnais pas ce talent; il faudra vous nommer carabin à la suite des armées.

Je glisse sur les réflexions auxquelles je me livrai, et qui ne me permirent pas de m'abandonner au sommeil. D..., que j'attendais, ne vint qu'au moment où l'empereur, éveillé, me faisait avertir de l'arrivée des ministres. Cet ami me dit en substance: « Qu'après les premiers avan» tages de Charleroi et la brillante affaire » de Fleurus nous avions tout perdu par » deux causes évidentes, auxquelles on » pourrait bien ajouter une troisième, mieux » sentie peut-être et moins prouvée. La » première de ces causes est l'inflexibilité » de l'empereur qui, à la suite des deux » journées victorieuses, a voulu étonner » le monde, fortifier la France et conster» ner l'Europe par un troisième triomphe » décisif. Projet sublime, mais fou, qui » devait conduire le vainqueur au trône » de l'opinion et le vaincu sur son écha-

» faud ; projet pénétré par le prudent Wel-
» lington, et qu'il a déconcerté en ame-
» nant son héroïque et extravagant auteur
» jusque sur le gouffre où devaient expier
» sa puissance, son influence et présque
» sa gloire. En effet, la troisième bataille,
» que nous nommerons *de Mont St.-Jean*,
» du nom du village qui en fut le point
» principal, et que les ennemis appelleront
» *de Waterloo*, du nom d'un autre village
» occupé par les Anglais, ou *de la Belle-*
» *Alliance*, du nom d'un château qui fut
» occupé par le quartier général de Blu-
» cher ; cette troisième action, après avoir
» balancé la victoire par des alternatives
» qui la firent, pour ainsi dire, voltiger
» des drapeaux français à ceux des alliés,
» depuis midi jusqu'à huit heures, a dé-
» montré comment le don négatif de la
» patience pouvait déconcerter les combi-
» naisons d'un génie impétueux. Voilà la
» seconde cause de notre perte. Le pru-
» dent vainqueur de Salamanque, de Tou-
» louse, de Vittoria, par une manoeuvre
» digne de son génie temporiseur (puis-
» qu'elle lui coûte l'élite de son armée),
» a contraint le fougueux triomphateur des
» Pyramides, de Marengo, d'Austerlitz,
» de Friedland, d'Jéna, à baisser devant
» ceux qu'il domta tant de fois ses lauriers
» humiliés. J'attribuerai la troisième cause
» de notre déroute à l'intrigue, à la cor-
» ruption, à la trahison. Celles-ci réunies
» ont produit la défiance, la mésintelli-

» gence, la peur, le désordre. L'histoire » recherchera ces ressorts que je ne puis » qu'indiquer, mais auxquels les alliés (dont » pourtant je reconnais la bravoure) et » sur-tout les ennemis particuliers et le » compétiteur personnel de Bonaparte doi- » vent leur succès d'aujourd'hui. Qu'ils se » hâtent de triompher et d'utiliser la vi- » ctoire, car le lion blessé n'est pas mort.

Ce peu de mots, qui m'offraient un résultat affreux, sans m'instruire des détails, me comprimèrent au point que l'empereur s'en aperçut, et remarquant ma pâleur : D... a parlé, me dit-il sévèrement. C'est un peureux. Puis adoucissant le ton : Un mal qu'on peut réparer, ajouta-t-il, n'est pas grand ; et quand il est irréparable, il faut se résigner. Placez-vous là, et prenez des notes. Savez-vous la sténographie ? — Oui, sire. — Écrivez.

La nuit était avancée. M. de Bassano, assis dans un coin de l'appartement, avait un air glacé ; le comte Regnault, debout devant une table, donnait des coups de crayon à un papier manuscrit devant lui. L'empereur se promenait, rongeait ses ongles et prenait du tabac à chaque seconde. Puis s'arrêtant tout à coup : Eh bien ! ce bulletin ? — Le voilà corrigé, répondit le ministre d'état. — Voyons, ajouta l'empereur.

Toute l'Europe a lu le *Moniteur* du 21 et son supplément extraordinaire. Le récit de la bataille de Ligny et les aveux posté-

rieurs du feld maréchal Blucher prouvent la grandeur et l'importance de notre victoire. Le lendemain, par une partie des causes énoncées plus haut, éclaira notre défaite. Aux deux tiers du bulletin, l'empereur, frappant du pied, écria : *elle était gagnée!* Quand le comte Regnault eut achevé il dit, en soupirant : *elle est perdue!*

Alors s'établit le colloque dont voici les traits les plus saillans :

L'empereur. Elle est perdue!.... (un moment après) ; et ma gloire avec elle !

Le comte *Regnault.* Vous avez cinquante victoires à opposer à une défaite.

Le duc *de Bassano.* Cette défaite est décisive ; l'empereur a raison.

L'empereur. Ils ne sont pas accoutumés à vaincre ; ils abuseront de la victoire.

Le duc. Ceux dont la bravoure de Wellington fait triompher la lâcheté sont plus dangereux et plus vos ennemis que les Anglais et les Prussiens.

Le comte. Les républicains gémiront ; mais ils essaieront de profiter de la circonstance.

L'empereur. Ils feront bien ; du moins la gloire et la liberté de la patrie resteraient intactes. Si les royalistes l'emportent, c'est quand il seront appuyés par les étrangers.

Le duc. Le courage des royalistes est dans la tête de Wellington et dans le bras de Blucher.

Le comte. Ce qui presse le plus est d'arrêter Blucher et Wellington.

Le duc. Comment? L'armée n'existe plus et la frontière est découverte.

Le comte. La frontière est découverte ; mais l'armée existe ; il ne s'agit que de la rallier.

L'empereur. Elle se ralliera d'elle-même, il faut la réorganiser et réparer ses pertes.

Le duc. Etes vous sûr du maréchal Soult et de Grouchy ?

L'empereur. Grouchy est un honnêt homme, mais faible; Soult a donné des gages.

Le comte. L'armée se réorganisera; mais les cadres sont incomplets.

L'empereur. Convoquez sur-le-champ les ministres. Je veux que les Chambres sachent tout ce soir.

Le duc. Les partis vont s'agiter.

Le comte. Les partis, agités depuis longtemps, vont se reconnaître, se mesurer, faire des tentatives.

L'empereur. Tant mieux: les masques tomberont. Pour le public, s'entend ; car pour moi il y a long temps.... Appelez les ministres. On fera un rapport ; on dira la vérité. Si tout patriotisme, si tout honneur n'est pas mort, les Chambres refuseront-elles des hommes et de l argent ?

Le duc. Elles vont parler d'économiser l'eau et les pompes quand la maison est en feu.

Le comte. On a bêtement reproché la

dictature. C'est aujourd'hui qu'elle sauverait tout.

L'empereur. J'ai recommencé la monarchie constitutionnelle. Convoquez les ministres.

Le duc. Pas de dictature, mais aussi pas d'indignités contraires. Si l'on nous attaque, nous nous défendrons.

L'empereur. Ah! ma vieille garde! se défendront ils comme toi?

On se sépara, après que l'ordre aux ministres eut été expédié. Maret demeura avec l'empereur qui, malgré sa fatigue, reçut plusieurs visites, auxquelles je n'assistai point. De ma fenêtre je reconnus, parmi les voitures, celles de Cambacérès, de l'amiral Decrès, de M. de Caulaincourt et des deux Carnot.

A six heures et demie l'empereur me fit appeler. Il était avec le duc d'Otrante, ministre de la police, qui probablement lui rendait compte de la situation des partis. Napoléon avait l'air gêne; M. Fouché me parut affecté, sensible et prévenant.

Quand il fut sorti, l'empereur m'ordonna de faire trois copies d'un écrit qu'il tira d'un porte feuille. Pendant que je me disposais, il laissa échapper ces mots: tranquille, tout est tranquille, selon lui! et je n'aurai qu'à parler pour tout obtenir!.... Qui donc a raison de ce rapport ou de lui?.... Ah! j'en crois ce rapport qui s'accorde avec ce que je pressens.... (Puis agitant le papier:) Celui-là ne m'a jamais trompé.

J'écrivis à peu près en ces termes :

« L'inquiétude est universelle, mais d'autant plus cachée qu'elle est plus générale. Il y a des rassemblemens le soir et la nuit, rue Sainte-Marguerite, faubourg Saint-Antoine, chez C...., l'un des principaux agens des fédérés ; chez L...., de la Chambre des représentans, rue des Maçons-Sorbonne. Cette dernière réunion se compose de royalistes. Le curé de St. N., qui en fait partie, assure qu'elle n'est pas dangereuse, et qu'elle ne le deviendrait qu'en cas des succès de l'ennemi. Les députés sont moins timides. Hier, sur une lettre reçue par l'un d'eux, S-v-z a demandé que, durant l'absence de l'empereur, il fût nommé parmi les Chambres ou hors des Chambres une commission de surveillance, à laquelle le prince Joseph et le conseil de régence rendraient compte. Cette motion sera présentée à la première nouvelle d'un succès, sous prétexte que l'empereur saisira cette occasion pour étendre son pouvoir constitutionnel. Les républicains et les royalistes de l'assemblée s'entendront. Ils s'entendraient bien mieux s'il y avait un revers. Les royalistes le désirent, et l'on croit être bien sûr qu'ils en organiseront plus d'un, qu'on imputera à l'empereur, dont ils disent que l'esprit commence à baisser. C'est aussi ce qu'ils répandent de Carnot, à l'occasion de son dernier rapport. Cependant les patriotes ne souhaitent pas de désastres ; mais s'il en arrivait ils le mettraient à profit. »

Deux expéditions de ce rapport furent adressées à MM. Regnault d'Angely et Carnot. L'empereur garda la troisième et brûla l'original.

Je terminais ce travail, quand on annonça la princesse Hortense. Je sortis; mais poussé par une curiosité, peut être blâmable, et qui pourtant n'était, dans ces cruelles circonstances, que de l'intérêt, je fis le tour de la chambre à coucher, et me coulai dans un cabinet de garde robe, dont un oeil-de-boeuf, prèsqu'entièrement voilé par un petit rideau plissé, me permit à peine d'entrevoir, ou pour mieux dire, de deviner quelques traits de la scène que j'avais en perspective.

Napoléon se montrait de profil, madame de Saint-L... en face. Elle était assise, tenant d'une main un mouchoir, dont elle se couvrait les yeux par intervalles, et de l'autre un flacon qu'elle respirait. Elle était pâle et paraissait souffrante. L'empereur, tantôt debout, tantôt s'asseyant brusquement, parlait par monosyllabes entrecoupés, et dont je n'entendais que le son, sans en comprendre le sens. Aux gestes supplians de la duchesse, à ses regards mouillés de larmes, à quelques sanglots qu'elle laissait échapper, il était facile de supposer qu'elle sollicitait vivement quelque chose, que lui refusait son beau-père. J'ai su depuis qu'elle l'engageait à demander la paix, et qu'elle cherchait à lui faire comprendre le danger de continuer la guer-

re. A toutes les objections de la princesse, le monarque répondait par des phrases laconiques et tranchantes, où je distinguais les mots de *Bourbons*, d'*Anglais*, de *déshonneur*. Enfin comme excédé de ne pas vaincre par la violence cette resistance doucement opiniâtre, l'empereur frappe durement du pied : et pressant fortement de ses mains une pile de petits volumes amoncelés sur son bureau, il les disperse à d'inégales distances. L'un de ces volumes va même frapper le pied de madame Hortense, dont cet emportement redouble les larmes. Napoléon s'arrête, se calme, s'approche vivement d'elle ; et à la sérénité qui reparut sur le front de cette princesse infortunée, je pus juger qu'elle avait obtenu une partie de sa demande. L'entrevue se termina par ces mots que l'empereur prononça fort haut : Envoyez-moi votre fils ! après lesquels il baisa affectuensement la main de madame de St. L.., qui sortit.

Le conseil des ministres eut lieu à huit heures.

Comme rien ne m'y appelait, je n'en rendrai pas compte. Je laisse ce soin à M. de R. qui y fut mandé et qui en a dû tenir note, selon son usage observateur.

La poste de ce jour apporta quantité de lettres ; elles confirmèrent les bruits qui circulaient de notre déroute. Vainement la victoire de Charleroi, celle beaucoup plus importante de Ligny auraient dû rassurer les esprits. Soit espérance, soit crainte,

ils étaient livrés à la plus dangereuse fluctuation. De trois heures á cinq, une rumeur extraordinaire qui avait pris naissance à la Bourse, parcourut toute la ville, s'insinua dans tous les rangs de la société. On sut que nous avions éprouvé un grand revers. La présence inattendue de l'empereur acheva de produire la consternation. Des groupes sans nombre se formaient, se dispersaient, se reformaient sans cesse sur les places, dans les promenades, sur les quais, sur les ponts, sur les boulevards. On se regardait avec défiance, on s'abordait avec précaution, on s'interrogeait en hésitant. Personne n'osait dire ce qu'il craignait, ce qu'il espérait, ce qu'il pensait, ce qu'il venait d'apprendre. La peur, le silence régnaient dans ces groupes rassemblés par une curiosité inquiète, désunis par une terreur plus alarmante encore. Par-ci, par-là, quelque demi-mots s'échappaient; quelques équivoques étaient hasardées. Au milieu de ce malaise, à peu près général, on distinguait la joie mal déguisée de certaines personnes, qui osaient interroger, s'empressaient de répondre; et, en feignant de plaindre le malheur public, en altéraient, en exagéraient les circonstances. Il y eut à ce sujet plusieurs rixes.

De singulières remarques furent faites dans cette déplorable soirée: la première, que les succès des généraux Travot et Lamarque amenaient nécessairement la pacification de la Vendée, attribuée depuis à

un autre motif; la seconde, que toutes les opérations de la Bourse toujours en baisse depuis le départ de l'empereur, s'élevaient par une hausse d'autant plus progressive que nos revers semblaient plus grands. C'est que les mouvemens du commerce s'accordent difficilement avec les jeux sanglans de la guerre, et que les capitalistes et les hommes d'état marchent rarement dans le même chemin.

Un troisième fait fournit à beaucoup d'esprits matière à réflexions. Dans la matinée même du jour où commencèrent à transpirer les infortunes de la patrie, la cour d'assises acquitta deux personnes prévenues de distribution de libelles séditieux. En cela elle eut raison, puisque ces personnes furent déclarées innocentes. Mais le plaidoyer de leur défenseur présenta une singularité qui dut exercer les gens à conjectures. Dans une prosopée brillante, quoique dépourvue de logique, et qui était un hors-d'oeuvre au procès, cet avocat, feignant de plaider devant l'empereur, lui adressa, sous les formes les moins respectueuses, les duretés que les journalistes lui ont prodiguées depuis son abdication. Ceux des auditeurs qui étaient dans le secret applaudirent chaudement à ce courage sans danger; les autres, moins pénétrans, craignirent que le zèle de l'avocat ne nuisît à sa tranquillité; mais tous, en entendant soutenir qu'un attentat contre la vie de l'empereur, désigné simplement comme le chef

du gouvernement, loin d'être un crime de lése majesté, ne pouvait pas même se qualifier d'assassinat, n'eurent pas de peine à conclure, que, loin de continuer à être un potentat, Napoléon cesserait bientôt d'être un homme. Les événemens ont prouvé que l'avocat, dans son apostrophe simulée, s'étant comparé à Cicéron plaidant pour Marcellus devant César, avait, comme cet orateur, le don de prophétie.

L'histoire recueillera les mémorables séances des Chambres, et sur-tout celles des représentans. Après avoir discuté et résolu le probléme de leur légitimité politique, elle ne pourra leur refuser une légitimité morale, si solennellement prouvée par des dangers sans cesse renaissans, une énergie toujours croissante, des talens supérieurs et nombreux, une sagesse, une modération égales à leur patriotisme et à leur dévouement; un désintéressement enfin qui a privé de leurs modiques indemnités ceux qui, après avoir sauvé la France, furent durant quinze jours les maîtres absolus de sa fortune et de sa destinée.

Je donnerai plus bas quelques détails inconnus sur la séance du 21. Ceux dont les journaux offrent le registre, tels que la motion du général La Fayette, tendante à la conservation de l'indépendance nationale et à celle de la représentation; le récit fait au nom de l'empereur, par le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély; la motion de M. Manuel pour mander les ministres

et exiger d'eux un compte de la situation de l'État ; la proposition de retirer à l'empereur le commandement de la garde nationale ; enfin la nomination d'une commission de pairs et de représentans qui s'adjoindraient au conseil pour aviser aux moyens de sauver l'empire, la France et le gouvernement : tous ces détails, intermédiaires à ceux qui précèdent, doivent être relus avant ceux qui suivent.

§. II. COMITÉ IMPÉRIAL.

(*Nuit du* 21 *au* 22 *juin* 1815.)

Ce comité se composait, 1° des ministres ayant département ; 2° des ministres d'état ; 3° d'une commission formée par le président et par quatre membres de la Chambre des Pairs ; 4° d'une commission nommée par la Chambre des représentans et formée du président et des quatre vice-présidens ; 5° d'un certain nombre de conseillers d'état ; 6° des chefs des autorités civiles et militaires de Paris ; 7° de plusieurs pairs et représentans adjoints au comité par l'empereur ; 8° de quelques citoyens également appelés par l'empereur.

Dans cette réunion, formée d'élémens hétérogènes, mais ou dominaient, au moins par le nombre, les amis de Napoléon, régna d'abord un murmure inquiet, entrecoupé de silences mornes et prolongés, plus alarmans encore. Quoique la plupart de ces person-

nages se connussent, la supposition que chacun, dans ces graves circonstances, concentrait toutes ses affections dans son intérêt personnel probablement compromis, tenait éveillés les soupçons et la défiance. Plus d'un projet avait été apporté à l'assemblée; et pour les produire, les faire accueillir, les faire triompher, il fallait réunir les finesses de la ruse à l'ascendant de l'influence ou du pouvoir. On dissimulait avec soin sa pensée, on laissait entrevoir avec négligence l'intention qu'on caressait davantage; on déguisait par l'expression la vérité des motifs et de l'objet; chacun biaisait en marchant, par des sentiers détournés, à son but. Quel était ce but? C'est ce que cette séance ne montra pas, mais permit d'entrevoir; c'est ce que cachèrent les contre-marches et les différentes manoeuvres des groupes nombreux qui partagèrent l'assemblée et occupaient les salles jusqu'à l'apparition de l'empereur.

Ses trois frères le précédèrent. A leur aspect les comités partiels furent suspendus, les groupes se séparèrent; on se réunit dans le grand salon, où dès sièges sur trois rangs étaient préparés; et quand tout le monde eut pris place, on continua à s'entretenir d'une voix basse et murmurante.

Un secrétaire intime (et non pas un huissier) annonça l'empereur. On se leva; il salua, se plaça sur un fauteuil, en face de l'assemblée; on se rassit sans invitation

préalable ; et quand le silence fut rétabli Napoléon prit la parole.

D'abord il parut ému ; il était pâle, et sa main gauche, étendue sur une table, paraissait agitée de mouvemens convulsifs. Peu-à-peu il se remit et parla avec calme. Cette position pénible, suite d'une situation affreuse, produisit sur l'assemblée un sentiment d'intérêt qui fit ajourner plus d'un projet et donna à la délibération un tour auquel ses auteurs ne s'étaient pas attendu.

L'empereur confirma ce que le bulletin, dont les copies circulaient déjà, avait appris de nos désastres ; il parla de la valeur française avec admiration, de la prudente bravoure des ennemis avec sincérité ; il fit des talens de lord Wellington un éloge mérité, mais remarquable dans sa bouche ; de ses propres fautes, un noble aveu. Ce mouvement, que je me plais à croire de la franchise, et qui eut l'effet de l'adresse, disposa en sa faveur des auditeurs mal prévenus. Je crois qu'il s'aperçut de ce changement, manifesté en effet par un murmure d'autant plus encourageant, qu'il succédait à un morne silence. Napoléon, sans conclure expressément, avait amené les esprits à lui accorder ce que demandèrent plus formellement trois de ses conseillers.

Monsieur R. La gloire de la France est dans l'armée ; son honneur est dans la réparation de nos pertes ; sa liberté, son indépendance sont dans la force de nos défenseurs ; le salut de la patrie est dans leur

nombre, leur discipline et leurs exploits. Un grand revers n'est pour de grandes âmes qu'un avertissement utile. Tournons au triomphe des principes une perte qui semble d'abord les compromettre. Si la victoire à cesser de couronner nos drapeaux, n'est-il d'autres palmes que celles qu'elle arrose de sang? L'olivier de la paix peut fleurir encore sur cette frontière menacée; mais pour qu'il y porte des fruits durables, il faut qu'il soit planté par des mains héroïques. Déjà l'armée se rallie; mais notre aigle étonné, affligé de l'absence de ses défenseurs, demande qu'on remplisse les vides glorieux que des sacrifices inouis ont fait dans leurs rangs. Refuserez-vous de recruter de héros cette héroïque armée? En élargissant ces cadres, ou du moins en les occupant par des hommes dévoués, vous secondez l'enthousiasme public, vous couronnez le voeu national. Loin de nous cependant le désir de sa revanche; il ne s'agit d'autres conquêtes que de celle de la paix; mais pour ne pas la demander à genoux, il faut que le nombre soit à la mesure du courage. Une nation vaincue, mais qui ne sera jamais défaite, ne doit offrir le calumet de la paix qu'appuyée sur la massue des combats. Je conclus à ce que les Chambres fassent un appel à la valeur française, tandis que l'empereur traitera de la paix avec certitude et dignité.

Monsieur le Général L. F. s'opposa formellement à cette mesure. Il n'en est qu'une

qui puisse sauver la patrie, dit il; et si les ministres de l'empereur ne la lui conseillaient pas, sa grande ame la lui révélerait.

Cette conclusion excita de nombreux murmures et des applaudissemens nombreux. Napoléon baissa les yeux, les releva rapidement et sourit avec dédain.

M. de F.; après avoir appuyé, par des considérations nouvelles, la proposition du comte R., conclut à ouvrir un emprunt patriotique, afin de réparer le matériel de l'armée et de subvenir aux dépenses d'une nouvelle levée.

M. Fl. démontra que, dans la circonstance actuelle, cette mesure, qui paraissait un expédient, devenait un obstacle. Il en demanda le rejet.

M. le duc de B. essaya de prouver que des recrutemens d'hommes et des levées d'argent, non seulement n'étaient pas nécessaires, mais seraient nuisibles, sans des mesures préliminaires. Ces mesures, selon l'honorable membre, consisteraient à placer sous la surveillance d'une police plus sévère, et sur-tout plus immédiate, tous ceux qui, depuis vingt-cinq ans, ont formé diverses factions, dont la réunion compose un parti d'opposition. Les menaces de la police actuelle se réduisent à de vains bruits, dit il; il faut qu'elle justifie son institution par des véritables effets. Ce parti de l'opposition, recruté par les mécontens de tous les régimes, est le centre auxquels correspondent tous les ennemis de l'extérieur,

qui ne sont que ses agens. La guerre devient ainsi nationale, parce que son principe est factieux. Faites punir les chefs qui, de Paris, de la Vandée, de Lille, de Toulouse, de Marseille, de Bordeaux, alimentent l'espoir de la cour de Gand et l'animosité de l'Europe, qu'ils ont décidée à se coaliser; excluez des fonctions publiques et sur-tout des hautes magistratures, leurs complices les plus influens; surveillez plus strictement les subalternes; et vous aurez produit le double effet de déconcerter les ennemis extérieurs et de raffermir le gouvernement et ses amis. Si cette mesure eût été adoptée, tel qui m'entend ne sourirait pas aux malheurs de la patrie, et Wellington ne marcherait pas sur Paris.

Ici des marques d'une improbation violente éclatèrent et furent difficilement réprimés par le respect dû à la majesté du souverain.

M. le comte G. réfuta la mesure demandée par le préopinant; il en prouva l'inutilité, le danger; et rejetant toutes personnalités, il voulut qu'au lieu d'aigrir les esprits on les adoucit par des procédés loyaux. Ce discours fut bien accueilli; mais des généralités parurent déplacées, quand le mal actuel exigeait des remèdes pratiques.

M. le prince C. proposa de demander la paix aux conditions les plus conciliatrices et les plus honorables.

M. le comte T. prétendit qu'il n'y avait



point de paix à espérer avec un ennemi qui la mettait à deux conditions impraticables : l'exclusion des Bonaparte, et la réintégration des Bourbons. Que nous renoncions à la gloire, dit l'orateur, cela serait possible, quoique cruel, parcequ'il n'est point de sacrifices dont l'amour, dont le salut de la patrie ne dédommagent; mais qui dédommagerait de la perte de l'honneur? Et quel déshonneur plus grand, plus irréparable, que de recevoir, portés sur des baïonnettes anglaises, ces princes qui n'ont jamais su marcher qu'appuyés par elles? Ils ont cessé d'être Français; et la paix que vous feriez, en les acceptant, changerait seulement le théâtre de la guerre qui, des frontières, viendrait ensanglanter jusqu'à ce palais. Honneur alors aux préjugés, aux excès, aux abus! Malheur aux idées nobles, aux institutions libérales et à tout ce qui rend la vie chère aux amis de la liberté!

M. le général comte D. parla dans le même sens.

M. le general comte B. présenta quelques développemens à cette proposition.

MM. C. et *S. D.* demandèrent la guerre à grands cris : ouvrez la frontière, s'écria l'un d'eux! Qu'elles tombent, ces barrières d'acier qui la gardent; que l'armée se replie aux pieds des rochers de Laon, et, s'il le faut, sous les murs de Paris! Alors, jetant un crêpe sur vos aigles, vous appellerez à leur défense tout ce qui aura un coeur, des bras et une arme. L'ennemi, comme

un torrent, inondera le territoire sacré; mais il lui sera fatal : et placé entre nos phalanges concentrées, et tous les citoyens insurgés, il regrettera la victoire qui lui valut cette défaite.

M. R. et *M. B.* étendirent ces idées martiales. Ce dernier, par une périphrase, qui n'était équivoque que pour qui n'avait pas d'oreilles, laissa entrevoir la possibilité, la nécessité même de changer la forme du gouvernement. Il essaya de faire comprendre que, puisqu'il s'agissait de défendre les droits de la nation et de sauver ses libertés, il fallait que les libertés de la nation ne fussent pas des chimères, et ses droits des noms vides de sens. Ce discours, qui tendait à la république, fut entendu avec faveur par un certain nombre d'assistans, et fortement improuvé par l'autre. L'empereur ricanna plusieurs fois pendant que l'orateur le prononçait; et vers la fin, il appela du doigt le ministre *C....t* et le prince *Lucien*, avec lesquels il s'entretint durant quelques minutes à voix basse et avec beaucoup de chaleur.

M. M-l, déjà connu et recommandable par la dextérité avec laquelle il manie la parole et dispose des esprits, entreprit de les détourner de toutes mesures exagérées, et de les rallier à un parti moyen. Ce terme mixte, qui ne décidait rien, donnant à chacun le temps de préparer de nouvelles batteries ou de démonter celles de son adversaire, convint par conséquent à tous.

On arrêta donc, 1° que les Chambres seraient invitées à traiter par une ambassade de leur choix avec les souverains alliés. (Il y eut de vives discussions au sujet du mot *tous* que *M.M-l* et *M.D-p* voulaient qu'on mît au devant du mot *souverains*); 2° que les ministres présenteraient une loi pour déterminer une levée d'hommes et d'argent.

L'assemblée se sépara, personne ne paraissait satisfait. M. de S. D. dit tout haut, et de manière que l'empereur l'entendit: M. de la F. a mis le doigt dans la plaie. J'admire Napoléon; mais pour que la France entière et la postérité pensent comme moi il faut encore une grande action. N'est il personne assez ami de notre bonheur et de la gloire, pour lui indiquer le moyen de l'augmenter encore? M. le général S....... recueillit ces derniers mots, et nous allons voir qu'il en fit bientôt le plus noble usage.

§ III. ABDICATION.

Le lendemain, dès neuf heures, les Chambres se réunirent. La séance des représentans fut tumultueuse. On y reconnut évidemment l'existence des partis; et à l'aspérité de la discussion on sentit qu'ils étaient en présence. Les royalistes, les constitutionnels et les républicains s'exprimaient, plus ou moins directement, sur la nécessité d'une abdication. M. Dupin parla même d'une mesure solennelle pour y décider le monarque; et le terme de *déché-*

ance fut prononcé. A ce mot, les partisans exclusifs de l'empereur, ceux qui voyaient la patrie dans un homme, et peut-être leur fortune dans Bonaparte, élevèrent des cris d'opposition, firent naître des difficultés singulières, et devenus formalistes un peu tardivement, ils opposèrent les lenteurs de la forme à la tranchante rapidité d'un voeu presque général. Il était en effet celui des monarchistes constitutionnels, des royalistes bourboniens, et des républicains fédéralistes. Les premiers, soit qu'ils eussent à nommer un conseil de régence, une commission exécutive, ou à restituer à la nation le choix d'une dynastie nouvelle, ou le rappel de la dynastie ancienne, étaient convaincus que, s'écarter de la ligne constitutionnelle consacrée depuis vingt-cinq ans dans tous les actes constitutifs, c'était livrer la France aux violences arbitraires du despotisme ou aux sanglantes extravagances de l'anarchie. Les royalistes ne voyaient de salut que dans la restauration de la maison de Bourbon; et divisés en *purs* qui demandent le retour du régime absolu, et en *mitigés* qui veulent tempérer les *gothicités* de ce régime par les innovations du siecle, ils se réunissent dans leur amour pour le roi, dans leur irréconciliable haine pour l'empereur. Quant aux républicains, qu'on a calomniés ou méconnus, en leur attribuant la folle intention de rétablir la démagogie de 1793, il est présumable qu'ils eussent souhaité

imprimer à la France l'organisation fédérative, dont les girondins avaient conçu l'idée; système qui, ne divisant les provinces que sous le rapport de l'administration, les réunit à un centre et sous un noeud politique communs. Ces trois partis, si divergens dans leur but, s'accordent souvent dans leurs moyens; et aujourd'hui le principal est dans la déchéance ou l'abdication de Napoléon.

Pendant que les Chambres, tiraillées par ces quatre factions, obéissaient à l'influence momentanée que chacune d'elles prenait et perdait alternativement, que se passait-il au palais de l'Elysée? Le monarque rêveur, silentieux, méditatif, écrivait rapidement des notes, qu'il anéantissait l'instant d'après. De dix minutes en dix minutes il recevait un bulletin des deux Chambres; et sa physionomie s'éclaircissait ou se rembrunissait, selon la nature et la qualité des nouvelles. Des ministres, des conseillers d'état, une foule de fonctionnaires traversaient comme des ombres, les appartemens et les bureaux. Un petite nombre se présentait chez lui; et aprés quelques mots insignifians, il les congédiait. Je remarquai qu'il avait signé plusieurs lettres de grâces et la promotion de quelques chevaliers de la Réunion et de la Légion d'honneur.

Tout à coup le bruit d'une voiture plus rapide se fait entendre: c'était celle du prince Lucien. A son aspect Napoléon pâ-

lit sensiblement et rougit bientôt à l'excès. Eh bien ! lui dit il brusquement. Le prince entraîne son frère dans l'allée la plus sombre; je les suis de loin par des sinuosités connues, et j'arrive derrière un massif de verdure qui me cache les deux illustres interlocuteurs. Je n'entendis probablement que la fin du colloque, que je rapporte fidèlement.

Le prince Lucien. Où donc est votre fermeté? Quittez ces irrésolutions. Vous savez ce qu'il en coûte pour ne pas oser.

L'empereur Je n'ai que trop osé!

Le prince. Trop et trop peu. Osez une dernière fois.

L'empereur. Un dix-huit brumaire?

Le prince. Pas du tout. Un décret très-constitutionnel. La constitution vous donne ce droit.

L'empereur. Ils ne l'aiment pas la constitution ; ils l'appellent un pancarte barbouillée. Et s'ils s'opposent au décret?

Le prince. Les voilà rebelles et mieux dissous encore.

L'empereur. Ils ont fait un appel à la garde nationale, elle ne m'aime pas ; elle viendra à leurs secours.

Le prince. La garde nationale n'a qu'une force de résistance ; quand il faudra agir, les boutiquiers songeront à leurs femmes et à leurs magasins.

L'empereur. Un dix-huit brumaire manqué peut amener un treize vendémiaire.

Le prince. Vous délibérez quand il faut

agir; ils agissent eux, et ne délibèrent pas.

L'empereur. Que peuvent-ils faire? Ce sont des parleurs.

Le prince. L'opinion est pour eux. Ils prononceront la déchéance.

L'empereur. La déchéance! Ils n'oseraient.

Le prince. Ils oseront tout, si vous n'osez rien.

L'empereur. Voyons Davoust.

Ils rentrèrent au palais où le prince d'Eckmhull fut mandé. Je n'ai pas su ce qui lui fut demandé, ni ce qu'il répondit; mais, à en juger par sa noble défense devant les représentans, il ne voulut rien tenter contre l'indépendance de la représentation.

Le prince Lucien, fort agité, monta en voiture quelques minutes après. Je lui entendis répondre à un secrétaire la M...: Que voulez-vous? la fumée de Mont Saint-Jean lui a tourné la tête; c'est un homme confisqué.

L'empereur, hermétiquement calfeutré dans un arrière-cabinet, n'en sortit pas durant une heure. Il avait demandé de la gelée de bouillon et du café, qu'un valet de chambre lui fit servir par un enfant que Napoléon avait distingué parmi le service du palais, et qui lui avait paru agréable. Cet enfant regardait l'empereur qui, les poings appuyés sur les yeux, demeurait immobile: — Mangez, lui dit-il, cela vous fera du bien. — N'es-tu pas de Go-

nesse? — Non, sire, je suis de Pierre-Fite. — Où tes parens ont une chaumière et quelques arpens? — Oui, sire. — Voilà le bonheur! —

Napoléon étant rentré dans son grand cabinet, y trouva L. d'I. et S. D., deux de ses secrétaires, qui ouvraient des dépêches. — Y a-t-il du nouveau? demanda l'empereur. — Voici une lettre dont je n'ai ouvert que la première enveloppe; elle est adressée *à Sa Majesté elle-même.* — Donnez; — et l'empereur lut.

« La nature avait beaucoup fait pour vous, la fortune fit davantage. Né dans le siècle héritier des siècles du génie et de la philosophie, héritier vous-même de toutes les révolutions, comprises dans la révolution française, vous deviez fonder l'époque toujours désirée où le génie emploierait les révolutions pour infuser la philosophie dans la politique, et pour conduire les nations à la félicité. Cette félicité est dans la stabilité et la dignité des gouvernemens légitimés par la possession consentie par un libre choix; elle est dans l'indépendance des nations et dans les libertés de leurs citoyens: indépendance sans conquêtes, libertés sans licence, propriétés sans privilèges, jouissance des droits honorés par l'exercice des devoirs. Voilà les bienfaits que la France, que l'Europe attendaient de votre raison, de vos talens, de votre reconnaissance. La France demandait un gouvernement qui, démocra-

tique dans sa source, et monarchique dans son usage, tempérât par des institutions mixtes l'aristocratie de ses corps intermédiaires. L'Allemagne réclamait un noeud plus fort, qui joignît sous un centre d'action plus uniforme les membres énervés de son corps gigantesque. L'Italie exigeait qu'une fédération religieuse réunît, sous le joug sacré d'une même opinion, ses peuplades divisées par la législation, mais déjà rapprochées par la langue, le goût et les mœurs. La Suisse voulait le repos de ses montagnes. La Hollande la protection de son commerce. L'Espagne alliant à l'amour de la liberté politique des préjugés que la sévère philosophie combat et que la politique, plus accommodante, ménage et utilise, l'Espagne invoquait à la fois le maintien de son culte; la restauration de sa monarchie, l'affranchissement de ses citoyens. Il en était à peu près de même du reste de l'Europe. La lumière qui l'éclaira dans les dernières années du dix huitième siècle, fut comme celle d'un incendie flamboyant et terrible. Une lueur douce, venue du Nord, avait donné le signal d'une régénération progressive, sans secousses et sans réaction. Au lieu de vous en emparer pour le salut de tous, qu'avez-vous fait?

» Le ressort mécanique d'un instinct, que la prudence seule peut transformer en génie, s'est dilaté dans votre tête. Vous avez compris que l'énergie de votre caractère se fortifiait encore de l'énergie des circonstances; et ces deux instrumens, se

prêtant un mutuel secours, vous avez donné au monde attentif le spectacle d'une ambition dévorante et jamais assouvie.

» Aux peuples remués par notre révolution vous avez promis l'indépendance et la liberté ; aux rois, la dignité de leurs trônes et la restauration de leurs gouvernemens ; aux religions, un rang et du respect ; au commerce, de l'argent, des matières premières, la liberté, la protection ; aux propriétaires, des lois et des garanties ; aux prolétaires vous avez permis des désirs et l'espérance. Ainsi, parlant aux principes, éveillant les paradoxes, caressant les passions, vous avez réuni les esprits les plus opposés, vous avez concilié les intentions les plus divergentes. Chacun cherche le bonheur : vous l'avez promis à tous.

» A qui l'avez vous donné ? à personne. Au simulacre de la liberté, qui enchanta la première période de la révolution, vous avez substitué le fantôme de la gloire. On tua sous le drapeau de l'une ; pour atteindre l'autre, qui fuyait toujours, on courut se faire tuer. De ces théories brillantes, le résultat le plus évident est la mort.

» Que vous importait cependant, pourvu qu'à votre nom la terre se tînt dans le silence ? Que vous importait, pourvu que l'Europe, partagée à vous frères, fût comme un champ de blé divisé à ses héritiers ? Votre système fédératif a été le moyen de ce morcèlement ; l'abaissement de l'Angleterre en fut le prétexte. Peut-être mê-

me en a-t-il été le motif ; car enfin, je ne vous refuse ni un patriotisme égoïste, ni une ambition cosmopolite. Qu'a-t-il donc manqué à votre génie? Le bon sens.

» Oui, le sens droit a délaissé votre intelligence, comme la sensibilité a manqué à votre ame. Doué de l'un ou de l'autre, vous auriez compris, vous auriez senti qu'en opérant sur des hommes vous ne travaillez pas sur une matière brute. Qu'est-il résulté de ce mépris pour votre espèce? Que la minorité a pu rester votre complice, mais que la majorité, qui d'abord vous avait suivi, a préféré devenir votre victime. C'est-ce que prescrivait l'honneur.

» Mais si l'honneur défend quelquefois d'appeler des secours, souvent il prescrit d'en profiter. C'est ce que viennent de faire vos ennemis. Les puissances de la terre ont armé les bras de leurs soldats pour se défendre ; nous nous en servirons pour vous punir.

» Toutefois le châtiment d'un héros (car si Attila, Gengis et Tamerlan furent des héros, vous l'êtes aussi) consiste dans sa chute. La vôtre est résolue ; et pour que l'histoire la trouve légale, autant que les contemporains la croiront légitime, c'est l'autorité publique qui va la prononcer. Vos complices ne pourront crier qu'elle est l'ouvrage des baïonnettes du Kalmouck. Et pourtant, vous pouvez la prévenir. Reservez vous l'honneur de descendre du trône quand on peut vous en arracher. C'est le

conseil d'un ennemi loyal, qui vous admira souvent, ne vous craignit jamais, et qui, au prix de son sang, eût voulu révérer en vous le sauveur du monde, dont vous avez été le fléau. Cet ennemi ne peut quitter celui que son génie et la volonté nationale avaient fait souverain, sans lui dire ce que ne devrait pas lui taire son ami, s'il en reste: *Abdiquez.* »

Que j'abdique! s'écria l'empereur, en serrant les lèvres et en froissant cette lettre. Qu'en pensez vous? Dit-il à deux ministres d'état qui entraient. C'étaient MM. de B. et R. d'A. Le premier se tut. Je vous entends, dit Napoléon en pâlissant; vous partagez l'avis de l'anonyme? M-t ne répondit rien. Et vous, comte R.? Quel est le votre? — Avec des hommes et de l'argent, vous eussiez riposté; sans eux, que faire, sinon céder? — Je suis en mesure de résister. — L'opinion est pour les Chambres, et l'opinion des Chambres demande un sacrifice. = Ici l'on annonça le lieutenant général S. . g. . . c, membre de la Chambre des représentans. S. . . g. . . c! s'écria l'empereur: il y a cinq ans qu'il ne m'a parlé. Que me veut-il? Les ministres sortirent et le général entra.

Cette entrevue importante se passa sans témoin; et quoique tapi derrière la cloison d'où je pouvais voir les interlocuteurs, il me fut impossible de recueillir les détails de leur conversation. En voici néanmoins le résultat, que je tiens du général lui-même.

L'empereur parut touché de le voir, car il y avait quatre ou cinq ans que cet officier était en disgrâce Celui-ci aborda franchement la proposition qui l'amenait, et lui proposa de le soustraire à la flétrissure d'une déchéance en abdiquant. Ce mot concentra d abord une sorte de rage dans le coeur de Napoléon, qui bientôt se soulagea en éclatant. M. de S.... g... c laissa passer cette bouffée; et prenant pour texte la gloire de l'empereur (motif auquel celui-ci fut toujours sensible), le général lui fit comprendre que cet expédient était le seul moyen de la sauver. Il le convainquit de même que l'intérêt de sa famille était garanti par cette mesure. Cependant le monarque ne se rendait pas. Cette résistance, qui dura plus d'une demi-heure, suggéra à M. de S.... g.... c l heureuse pensée de nommer le jeune prince Napoléon. A ce nom, l'ame du souverain, plus émue encore que l'ame du père, sembla s'ouvrir à des sentimens nouveaux. La discrétion de l'officier ne m'a pas permis de savoir de quelle nature ils pouvaient être. Seulement je ne crois pas impossible de les soupçonner. La proclamation du prince impérial entraînait une regence, laquelle, en supposant l'exclusion positive du père, admettait pour tuteurs les oncles paternels et maternels de l'enfant. Or, dans cette hypothèse, le système impérial n'était que modifié; et, en admettant que les promesses de Napoléon, depuis son retour, ne

fussent point illusoires, elles s'accordaient avec le voeu public, en réconciliant la France avec l'Europe, les usurpations avec la légitimité et la liberté avec la gloire.

L'empereur se détermina donc à abdiquer en faveur de son fils; et le général S...g..c, en apportant aux représentans la nouvelle de cette résolution, que son adresse, son con courage, son dévouement avaient obtenue, épargna à l'empereur l'humiliation d'une déchéance, à l'armée la honte qu'elle aurait cru recevoir dans la personne de son chef, à la nation, déjà si malheureuse, les troubles qu'aurait fait éclater une mesure tout à la fois si juste et si impolitique.

A L'ÉDITEUR.

En vous remerciant, Monsieur, des Notes que, sur le vœu de leur auteur, vous m'avez communiquées, permettez-moi de n'en user qu'avec précaution. Quoiqu'il soit difficile d'écrire l'histoire contemporaine, celle sur tout où deux partis divisent tour à tour l'intérêt, réclament la justice et commandent l'attention; si l'ouvrage qui m'occupe à quelque mérite, ce sera celui d'une rigide impartialité; et je l'en priverais, en accueillant sans examen et en admettant sans discussion les renseignemens que vous m'offrez. Je ne vous dissimule point qu'ils ont excité d'abord ma curiosité; mais celle d'un écrivain qui respecte ses lecteurs ne saurait être satisfaite, qu'en leur présentant ce qu'il croit la vérité. Or, je soupçonne, et il ne serait pas difficile de prouver, qu'elle a reçu plus d'une atteinte dans ce récit. Quoique sous beaucoup de rapports il s'accorde avec des faits connus, comme sous d'autres aussi il s'en éloigne, la prudence ordonne qu'avant de l'employer, on le soumette à l'analyse d'u-

ne sage critique. C'est ce que je me propose de faire, si dans la rédaction définitive des CINQ MOIS DE L'HISTOIRE DE FRANCE ( ), je juge convenable de le consulter. En attendant, et puisque vous avez dessein d'en faire part au public, je crois utile à vos intérêts de vous communiquer quelques-unes des réflexions qu'il m'a suggérées. Je les trace sans méthode et dans l'ordre provoqué par la lecture du manuscrit.

L'esprit qui en anime le rédacteur vise plus à l'impartialité, qu'il ne lui est possible d'être impartial. A travers ses ménagemens, on sent percer tantôt le désir d'un certain changement, tantôt le regret d'une cause perdue. On ne saurait l'accuser d'aimer Bonaparte, mais on ne peut le louer de l'haïr. L'intérêt qu'il témoigne à ses qualités, balance l'indignation que lui inspirent ses attentats. A la vérité cette lettre, où un citoyen courageux conseille au despote de briser lui même son sceptre de fer, réunit, dans sa vigoureuse précision, tant de motifs accablans pour le tyran menacé, qu'elle suffit pour ranger celui qui la publie parmi les véritables gens de bien. Plusieurs de ceux qui la liront avec une sorte de reconnaissance, regretteront seulement qu'à la terrible censure qu'elle fulmine contre l'oppresseur, son auteur n'ait pas joint l'éloge du prince que la Providence tenait en réserve pour la consolation des opprimés.

On distinguera, dans le narré des *Nuits de l'Abdication*, outre le sens général dans lequel il est écrit, la marche des événemens et la conduite des personnes. Parmi les événemens, il en est d'incontestables dans leur issue: le sont-ils également dans leur développement progressif? Les détails dont se forme celui-ci sont-ils avérés? Et certains épisodes, rapides à la vérité, n'ont-ils pas une nuance romanesque qui, en amorçant l'intérêt, répugne à la gravité de l'histoire? On parait avoir prévu cette objection, dans l'envoi de ces Notes, dont quelques-unes, dit-on, paraitront *hasardées*. Vous jugerez peut-être convenable de ne pas taire cet aveu qui vous garantit.

---

(1) *Cet ouvrage paraîtra en août, présent mois.*

Quant aux personnages qui figurent dans ce drame politique, je les crois observées par des yeux habitués à les voir et peints par une main familière à saisir leurs traits. De Napoléon et de quelques autres acteurs de cette scène, il y a des gestes, des mots sur-tout qui n'ont pu être imaginés. Il en est d'autres attribués à des initiales, que la malice ou la pénétration rempliront de cent sortes diverses; toutefois il n'échappera pas à la sagacité des observateurs à vue fine, que les journaux du temps expliquent ce qui, dans ces notes, parait inexplicable. En politique en effet, comme en algèbre, les données conduisent, par l'analogie, à la vérité; et la vraie solution de l'inconnu, est nécessairement dans ce qui est connu.

J'ai cru pouvoir lire une partie de ces renseignemens à deux personnes que je crois bien intentionnées, qui ne manquent pas de lumières, et dont les opinions semblent contradictoires. L'une n'y a vu que la satire de Bonaparte, et l'autre que la justification de ses crimes et l'excuse de sa chute.

» Quelle est, s'est écrié ce dernier, quelle est l'in-» solence de cet écrivain, qui, donnant au roi le » titre de *compétiteur* de Napoléon (*page* 10), place sur » un rang égal l'usurpateur et le souverain légitime!

» *Le lion blessé n'est pas mort* (*page* 10), ose-t-il » faire dire à un partisan de ce grand criminel; pour-» quoi ne pas ajouter, qu'après lui avoir rogné les » ongles et scié les dents, l'indulgence des alliés va » reléguer cette bête féroce dans les déserts de Sainte-» Hélène, où elle rugira parmi des monstres moins » sanguinaires qu'elle?

» Sied-il à un homme qui joue l'impartialité, de » dénigrer le courage des royalistes, en l'attribuant » tout entier à leurs libérateurs? (*page* 12) A-t-il ou-» blié vingt-cinq ans d'efforts pour la cause sacrée » du roi? A-t il oublié les prodiges de valeur qui » ont illustré la Vendée, Quibéron et l'armée du » prince de Condé? Les ignorer, c'est ignorer ce que » la révolution peut opposer de magnanime aux cri-» mes qui l'ont souillée; les taire, c'est une lâche » perfidie.

» Que dire ensuite de ce jour louche qu'on dirige

» sur la conduite du ministre de la police? (*page* 13).
» Tandis que les fidèles amis du roi applaudissent aux
» services par lesquels il couvre les irrégularités de
» sa première carrière, c'est être mauvais Français
» que de faire soupçonner que ces services peuvent
» être équivoques. Au surplus, ce prétendu bulletin
» (*page* 14) est invraisemblable, et son auteur est
» sagement mis à couvert, en en faisant anéantir
» l'original.

» C'est encore ainsi qu'il croit échapper aux re-
» proches, en ne s'exprimant pas d'une manière for-
» melle sur la pacification de la Vendée (*page* 17).
» Cette pacification, on ne saurait trop le répéter,
» est due toute entière à la bonté du roi; et loin
» que les succès des généraux *impérialistes* l'eussent
» amenée, ils l'auraient reculée, au contraire, en
» forçant toute la population bretonne à se lever
» contre un oppresseur qu'elle avait vomi deux fois.

» Le motif du jeu de la bourse (*page* 18), à l'é-
» poque de cette abdication, dont on n'avait que
» faire, s'explique par les sentimens de la presque
» totalité des négocians et de capitalistes. Le jour
» même de cette abdication, qui fut accueillie avec
» transport, quand le crieur eut annoncé la cote qui
» avait haussé de cinq pour cent en quelques heu-
» res, un cri de *vive le roi!* se fit entendre; et, sans
» être répété oralement, il fut applaudi à trois re-
» prises.

» Pour ce qui regarde le procès de prévenus de
» distribution d'écrits séditieux, jamais leur défenseur
» n'a avancé que l'assassinat de Bonaparte n'était pas
» un délit (*page* 19); il a prétendu, et certès c'est
» avec raison, que, soit qu'on regardât Bonaparte
» comme un usurpateur ou comme un dictateur, il
» ne pouvait avoir, durant le sommeil des lois, de
» crime de lèse majesté.

» Dans ce paragraphe, comme dans presque tous
» ceux qui composent ce recueil, règne un goût dé-
» guisé, tantôt pour le tyran, tantôt pour la tyran-
» nie, tantôt pour les accessoires dont ils furent en-
» tourés. Par exemple, de quel ton l'écrivain parle-
» t-il de ses Chambres à jamais fameuses par leur